



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Reproduit par autorisation de la Revue « ICARE » (n° 55).

6 juin 1940 : LE DERNIER COMBAT DU LIEUTENANT HOUZÉ

«...Le drame aérien de 1940 n'est pas celui des hommes : les aviateurs français se sont illustrés par leur pugnacité, notamment les chasseurs qui ont abattu de nombreux avions allemands. C'est avant tout la faillite d'un système productif qui ne s'est pas modernisé à temps ; c'est également

la fragilité d'un organisme politique plus enclin à l'instabilité qu'à la continuité, et d'une civilisation apparemment déclinante qui semble vaciller face à l'irrésistible poussée des dictatures dans l'Europe des années vingt et trente » (...)

Th. Vivier « Revue Historique des Armées », 1/1990.

Les événements dramatiques qui ont « marqué », en France, ce printemps 1940, ne semblent pas avoir retenu particulièrement l'attention du Group Captain Peter Townsend. Les sanglants affrontements qui ont opposé alors les chasseurs français aux « protégés de Goering n'ont été que simples faits divers, sans incidence sur l'histoire de la guerre aérienne, puisque cette période ne trouve aucun écho dans ses mémoires. «Duel d'Aigles» (1) ? Une longue explication entre R.A.F. et Luftwaffe. Les pilotes de quelques escadrons anglais, qui se sont très bien battus à nos côtés jusqu'au 25 mai, bénéficient du même oubli...

Cette indifférence, étonnante de la part d'un parfait gentleman, est après tout excusable : il a sans doute manqué d'information. Mais celle, quelque peu dédaigneuse, rencontrée chez nous, est moins compréhensible. Un silence glacial a entouré depuis trente ans le sacrifice de ceux du ciel de 1940, et eux seuls, car les autres — et ce n'est que justice — ne sont jamais oubliés, au moindre anniversaire... Un silence, qui a toujours été très officiellement entretenu chez nous par les hautes sphères compétentes, qui ont considéré et considéré encore que la France n'a été véritablement engagée dans la Seconde Guerre mondiale qu'à partir du 18 juin 1940.

Les pilotes britanniques qui ont combattu sur le front français, plus « fair play », ont rendu hommage à leurs camarades et ont toujours reconnu qu'ils devaient en grande partie leur victoire finale aux exploits accomplis dans le ciel de France par les chasseurs des vingt-quatre groupes qui ont participé à cette bataille.

Que le répit de six semaines que la Luftwaffe dut consentir pour « panser ses plaies » leur avait permis de récupérer leur deuxième souffle ; d'aborder la seconde mi-temps avec un peu plus de Spitfire et d'excellents pilotes un peu plus entraînés (Polonais et Tchèques), et enfin de remporter ce « match », très dur dès l'ouverture du 10 mai, dans des conditions beaucoup plus confortables.

AU COUDE A COUDE

Chez nous, on l'a inlassablement répété, « on n'était pas là. Personne ne nous a vus, ou si peu... » Le directeur d'un organisme militaire très officiel n'a-t-il pas écrit, il y a quelques années :

« L'action de l'aviation française pendant la campagne de 1940 peut se résumer à un procès-verbal de carence... » Il était mal informé, ou il n'avait jamais eu sous les yeux tous les journaux de marche des différents groupes, chasse, assaut, bombardement, reconnaissance...

935 victoires, 166 tués, 154 blessés, 92 parachutés indemnes (pour la chasse seulement) : il est difficile de prétendre encore que les chasseurs « se sont croisés les bras »...

Carence ? Oui... Mais les combattants n'y furent pour rien et cette carence se situa sur les arrières et non dans le ciel ou sur les terrains. Les combattants, tant au sol que dans le ciel, sont « allés au charbon », comme se plaisait à le dire les sportifs.

Carence, incohérence, désordre, sabotage d'un côté... Mais de l'autre, héroïsme, abnégation, esprit de camaraderie et de sacrifice. Au coude à coude, pilotes et mécaniciens ont fait l'impossible pour rendre moins douloureux le calvaire enduré par les combattants au sol et les populations civiles jetées sur les routes.

Pendant toute la journée du 5 juin, 135 avions de bombardement (115 français, 20 anglais), opérant à toutes les altitudes et protégés par 240 chasseurs, ont essayé d'endiguer la ruée des Panzer entre Amiens et Corbie. Des combattants du sol, interrogés, déclarèrent de bonne foi n'avoir jamais vu beaucoup d'avions à cocardes au-dessus de leurs têtes, ce jour-là. Les alliés perdirent pourtant 32 appareils (5 anglais) et les Allemands, 42.

L'INCOHERENCE, LE DESORDRE

Incohérence ? Le 3 juin, premier jour des raids sur la région parisienne, le groupe III/1 stationné au Plessis-Belleville, donc indispensable à la défense de la capitale, reçut l'ordre de faire immédiatement mouvement sur Valence. Les Morane du groupe ne purent décoller car le terrain venait d'être endommagé par les Heinkel et les Dornier. Ils décollèrent le lendemain, 4 juin, arrivèrent à Valence sans leur échelon roulant, que l'état-major avait maintenu, on ne sait trop pourquoi, au Plessis-Belleville.

Privé de tout ravitaillement, le III/1 attendit deux jours avant d'apprendre qu'il remontait à Nangis. Les avions s'y posèrent le 6 dans la soirée, ne purent s'y ravitailler car Nangis était déjà occupé par un groupe de reconnaissance.

Le commandant PAOLI se rendit au Plessis pour retrouver son échelon roulant, dirigé le matin même

sur Valence, où il débarqua le 8 au matin pour repartir dans la soirée. Il rejoignit le 10 Rozoy-en-Brie, où les avions venaient d'être expédiés. Pas pour longtemps, car le lendemain matin, le III/1 au complet reprenait le car sur Valence...

Désordre, sabotage ? Le 16 mai, le groupe II/6, en position très avancée sur le terrain de Maubeuge — d'où il avait participé pendant toute la semaine à la bataille de Belgique — eut tous ses avions, à l'exception de deux, écrasés par plusieurs vagues de Heinkel et de Dornier : 16 Morane sur les 18 qui restaient. Le personnel fut envoyé à Châteaudun pour être transformé sur Bloch 152. Les pilotes du II/6, tous aguerris par une semaine de combats incessants, étaient tous très confirmés. Leur transformation sur ce monoplace, qui équipait déjà plusieurs unités, ne posait aucun problème. Une semaine tout au plus serait nécessaire. Mais à Châteaudun, comme un peu partout en France, en mai 1940, le repos dominical était sacré !... L'opération exigea trois semaines.

Pilotes en l'air se battant à un contre trois ou quatre ; nos excellents et dévoués mécaniciens au sol, travaillant sans arrêt, de l'aube au crépuscule, souvent la nuit, s'ingéniant à « rafistoler » des avions mal en point que l'on renvoyait dans la bagarre alors qu'ils auraient dû être réformés. Tous, nous avons conscience aujourd'hui d'avoir bien « rempli notre contrat »...

Mais parce que les visages de tant de très bons camarades disparus au cours de ces tragiques tournois viennent nous hanter encore parfois lorsque nous évoquons cette triste période, nous, les « chancards », les rescapés de tant d'épreuves, nous nous devions d'effacer cette légende tenace, stupide... Apprendre aux jeunes que ceux qui eurent leurs vingt ans entre 1936 et 1940 se battirent aussi bien pendant ce magnifique printemps que pendant les heures chaudes de l'été qui suivit, pour une guerre qu'aucun n'avait voulu. Rappeler cette période dramatique où, en plein ciel, à quelques-uns seulement, hélas ! nous formions d'extraordinaires équipes, soudées par une exceptionnelle fraternité, attendant le bon vouloir des pilotes de 109 et de 110. Attendant, car notre matériel ne nous permettait pas la supériorité indispensable au combat aérien, que nos adversaires, bien placés au-dessus de nous, « à la galerie supérieure », guettaient l'instant propice où ils nous tomberaient sur le dos, dans les meilleures conditions.

Nous fûmes, à ce jeu-là, très souvent les « pigeons ».

LE 18 MAI, UN DORNIER

Mais c'est à l'aube du 18 mai 1940 que j'ai découvert toute l'absurdité de la guerre, et cette journée a marqué pour moi le souvenir le plus émouvant de cette courte et dramatique campagne de six semaines. Courte, elle le fut peut-être pour ceux qui, avec le recul, en ont écrit le déroulement. Elle ne le fut certes pas pour ceux qui, pendant quarante jours, furent plongés dans une action meurtrière, en l'air comme au sol.

Onze Curtiss du groupe II/15 avaient décollé au petit jour du terrain de Toul-Croix-de-Metz, sous les ordres du commandant HUGUES. Leur mission : destruction générale sur le secteur Longwy-Dun-sur-Meuse, altitude 5 000 mètres. A cette heure ultra matinale, nous ne manquerions pas de gibier. Nous ne fûmes pas déçus. Un quart d'heure à peine après notre arrivée sur le secteur, nous interceptâmes au-dessus de Conflans une formation de dix-huit Heinkel 111, sans protection rapprochée de chasse. Tout le dispositif de Curtiss se lança à la curée, mais les mitrailleurs arrières des Heinkel, qui volaient en patrouilles très serrées, commencèrent à tisser un barrage de feu qui dissocia nos attaques.

Après un dégagement de passe, j'aperçus un avion qui surgissait derrière moi. Je fis face. C'était Svetlik, un Tchèque du groupe, qui avait perdu sa patrouille au cours de l'engagement. Il vint à quelques mètres de moi et, cabine ouverte, m'adressa de la main un geste amical.

J'inspectai le ciel autour de nous et je ne découvris pas les autres. Les Heinkel les avaient entraînés. Combats éclairs où l'on franchissait 8 kilomètres en une minute. Le soleil s'était levé au-dessus de la ligne d'horizon et flamboyait à présent dans l'azur limpide. La visibilité était excellente. Je consultai mon jaugeur. Il me restait encore pour trois-quarts d'heure d'essence. Je décidai de demeurer sur le secteur avec Svetlik, un équipier sûr malgré sa jeunesse, et très bagarreur. Mon regard plongea vers le sol. A 1500 mètres au-dessus, la Chiers serpentait à travers un couloir étroit, dominé par des croupes boisées. Une brume légère recouvrait Longuyon. Soudain, mon attention se fixa.

Plus bas que nous, un avion remontait en territoire ennemi. Un Dornier 17 qui, après une reconnaissance vers la fin de la nuit, loin à l'intérieur de nos lignes, rentrait tranquillement chez lui, à très basse altitude.

Il ne nous avait pas aperçus, car il ne dévia pas sa route. Je l'indiquai à Svetlik qui approuva de la tête. Nous nous laissâmes tomber en un piqué prolongé, moteurs à plein régime.

Le Dornier ne broncha pas. Les trois hommes d'équipage somnolaient sans doute. Ce ne fut qu'à ma première rafale, tirée à moins de 100 mètres, que le pilote parut s'inquiéter, car il inclina brutalement son avion sur la gauche, le redressa et, après une amorce de virage très serré à droite, il piqua vers le sol.

Je me lançai à ses trousses. Au ras de l'eau, l'Allemand se rétablit. Mes balles clapotèrent sur la surface lisse de la rivière. Svetlik, qui attaqua à son tour, lui stoppa son moteur droit. Malgré ce handicap, l'Allemand se rapprocha encore du sol, et à quelques mètres d'altitude, épousa docilement les courbes de la vallée, tandis que le mitrailleur tirait à plein débit. J'essayai d'éviter le plus possible son champ de tir et je me plaçai à trente mètres derrière lui, en lui expédiant de courtes rafales. L'une d'elles me parut écraser la coupole vitrée du mitrailleur, qui cessa son tir. A droite, à gauche, nous dominant, les collines boisées défilaient à grande allure.

UN SOURIRE PRESQUE AMICAL

Brusquement, le train droit du Dornier s'abaissa. Déséquilibré, l'appareil dérapa vers la gauche, au moment où j'effectuai une nouvelle passe. J'évitai en extrême la collision, en m'engageant dans un virage brutal, très serré, au cours duquel mon Curtiss marqua une certaine velléité à m'échapper à la main. Je ne m'en souciai pas trop et serrai à nouveau pour me retrouver en bonne position de tir. J'appuyai sur le bowden. Mes mitrailleuses de capot crachèrent quelques balles, puis se turent. Celles d'ailes étaient restées muettes. Je réarmai fébrilement, sans résultat. Je n'avais plus de munitions. Je les avais utilisées généreusement sur les Heinkel... Je me retournai, cherchant le Tchèque : il n'était plus là. Plutôt dépité d'avoir ainsi à rompre le combat contre un adversaire à notre merci, je m'approchai du Dornier, étincelant au soleil, magnifique avion aux lignes très pures. Le pilote, avec son unique moteur gauche, son train sorti, paraissait avoir de sérieuses difficultés pour tenir son appareil en ligne de vol. Le mitrailleur avait été touché. Je distinguai sa silhouette immobile, écroulée à son poste. Je me plaçai en vol de patrouille avec lui, à quelques mètres sur sa droite. Le navigateur, assis à côté du pilote, se retourna dans ma direction. Ses lunettes étaient relevées sur son serre-tête de cuir et il avait dégrafé son masque à oxygène. Je le distinguai, tantôt de face, tantôt de profil, car il tournait sans cesse la tête vers moi. C'était un garçon très jeune qui, derrière la vitre de son cockpit, leva la main pour une sorte de salut rapide, accompagné d'un sourire un peu crispé, presque amical. Peut-être m'était-il reconnaissant de leur épargner le coup de grâce ? Ils ne pouvaient deviner, son pilote et

Suite page 2.

Fernand MASSON

Nous avons appris avec tristesse la disparition de notre camarade Fernand MASSON. Tardivement venu à l'Amicale, il s'y était fait rapidement connaître par plusieurs articles, notamment le récit, largement évocateur, d'un voyage en Union Soviétique (Lien n° 458, 459, 460). Mais ce sont surtout deux livres, commentés naguère dans les colonnes du Lien, qui nous le rendent familier. Dans le premier, il relate, avec un grand bonheur à l'expression, son épique aventure de prisonnier toujours insoumis. Mais s'il condamna et combattit l'Etat allemand, vainqueur et oppresseur, il pardonna et s'ouvrit au peuple vaincu et repentant. Le témoignage de ses dispositions conciliantes ressort de son deuxième livre : « De la guerre à la paix », journal d'un pèlerinage dans l'Allemagne nouvelle (Lien n° 454). Homme de caractère et de conviction, narrateur talentueux, Fernand MASSON méritait notre estime et notre considération. Nous les lui garderons avec fidélité.

Après des mois de maladie, la mort l'arrache à son épouse, à sa belle et nombreuse famille. Nous leur exprimons notre émotion et notre sympathie. A ce compagnon de captivité qui connaissait si bien et prisait si fort l'Allemagne profonde, nous murmurons, en la francisant, la première phrase du célèbre chant allemand : « J'avais un camarade - Tu n'en trouveras pas de meilleur ».

E. G.

lui, qu'ils ne devaient cette chance qu'à mes armes sans approvisionnement. Leur mitrailleur, lui, avait eu son compte.

Je songeai brusquement à l'étrangeté de cette situation. A quelques mètres de mon aile, un drame se jouait, dont je me sentais en quelque sorte solidaire, après en avoir été l'un des responsables. Les Allemands étaient loin d'être tirés d'affaire... A cette altitude, 100 mètres à peine, il n'était pas question pour eux de se parachuter. Leur moteur valide, qui tournait à pleine puissance, ne leur permettrait pas de reprendre la hauteur indispensable. Et le train qui pendait, non verrouillé, allait leur occasionner de gros ennuis lors de l'atterrissage. Si toutefois l'avion réussissait à rejoindre son terrain...

L'instant auparavant, tirant farouchement sur cette cible comme un forcené, j'attendais avec impatience la seconde où il s'écraserait en flammes pour inscrire enfin une victoire à mon actif. Et celle-ci m'échappait... Bah, qu'importait après tout ? Ce n'était plus un ennemi, mais un aviateur comme moi, qui se trouvait dans une sale impasse et luttait désespérément pour en sortir. Un pilote qui avait certainement embrassé une carrière sportive pour s'élever au-dessus de la routine quotidienne. La folie collective des hommes l'avait lancé dans cette implacable aventure de la guerre. Il aurait aujourd'hui la vie sauve, parce qu'il était tombé sur un autre pilote dont les mitrailleuses s'étaient enrayées au bon moment. Il ne devait pas avoir une âme de bagarreux-né, puisqu'il avait choisi d'être pilote de reconnaissance.

UN JET DE FUMÉE NOIRE

A quelques kilomètres devant nous, le relief du sol apparut moins vallonné. Mais la Chiers dessinait une courbe brusque, très encaissée et pour parvenir jusqu'au terrain plat, il fallait franchir une colline plus élevée, gagner une trentaine de mètres. Le Dornier volait à une vitesse voisine de la perte de vitesse. Je lus la mienne au badin : 170 km/h. Sans arrêt, j'avais dû jouer avec la manette des gaz pour ne pas dépasser l'avion blessé. Son pilote ne devait pas dévier d'un pouce de son cap s'il ne voulait pas déclencher une autorotation. La moindre manœuvre de dérapage le déséquilibrerait. Il embraya sûrement la surpuissance, son ultime ressource, car un jet de fumée noire fusa derrière le moteur. Le résultat fut insignifiant et le Dornier ne grimpa pas d'un mètre.

Je m'écartai pour ne pas gêner mon adversaire. Je l'imaginai, les muscles bandés à l'extrême pour tenir son avion désemparé qui pesait terriblement lourd dans ses bras. Les remous provoqués par le relief boisé ne lui facilitait pas la tâche. Son regard tendu devait être hypnotisé par cette crête qui se rapprochait rapidement. De toute sa volonté, il pensait pouvoir la sauter. Parviendrait-il à la franchir ? Je souhaitai intensément qu'il y parvint.

Le Dornier aborda le sommet de la pente, en position très cabrée. Il me donna l'impression de s'enfoncer. Une houle le souleva. Ouf ! C'était gagné pour lui. Il passait. Mais soudainement, une série de lueurs rougeoyantes jaillit sous le fuselage moteur. Une gerbe de fumée l'enveloppa. Celui-ci lâchait à l'ultime dixième de seconde, refusant à son équipage cette chance qu'il avait cru tenir...

L'avion décrocha sur la droite, le plan gauche dressé à la verticale vers le ciel. Il effectua un demitonneau rapide, resta sur le dos et percuta dans cette position au milieu des arbres où il explosa.

Un relent amer me vint aux lèvres, tandis que je virais autour de son point de chute, couvert de flammes et de fumée... Je regagnai Toul au régime économique.

LE LIEUTENANT HOUZE

Je stoppai aux côtés du Curtiss du lieutenant Houzé, mon chef de patrouille de cette mission de l'aube. Son appareil était très entouré. Outre de multiples traces de balles sur les plans et le capot moteur, son pare-brise portait trois points d'impacts, à la hauteur de la tête :

« Fichtre, dis-je à l'officier, vous l'avez échappé belle ! »

Il me regarda en riant :

« Absorbé par le Heinkel que je tirais, j'avais oublié de changer de réservoir. Au moment où je réparais cette omission, j'ai « dégusté » cette rafale dans le pare-brise. Je reconnais que j'ai eu un sacré coup de chance. Preuve irréfutable que la distraction est parfois payante. Quant à l'auteur de cet exploit, je lui ai réglé son compte.

— Bravo ! Combien de victoires ?

— Trois et pas de manquant chez nous. Vous êtes le dernier. Svétlik nous a appris qu'il avait été contraint de vous laisser tomber, car il lui restait très peu d'essence.

— J'ai suivi ce Dornier que nous avions mis à mal avec Svétlik. Il s'est écrasé chez lui.

— Une certitude pas homologable. C'est dommage car nous aurions eu une victoire de plus. Ils ne sont décidément pas commodes à descendre, ces Heinkel. Ils volent en formation de défilé, et leurs changements de régime et d'étagement, lorsque nous arrivons en bonne position de tir, permettent à leurs mitrailleurs de nous descendre comme des lapins. Les 200 derniers mètres sont les plus redoutables à franchir.

Le lieutenant Houzé, le second de notre escadrille, était à vingt-neuf ans un pilote exceptionnel et surtout un chef de patrouille et de dispositif incomparable. Le meilleur du groupe, sans contestation possible. C'est lui qui commandait la formation des neuf Curtiss qui avaient affronté, le 6 novembre 1939, vingt-sept Me 109. Une fameuse bagarre, la plus importante de cette époque et qui s'était soldée par neuf victoires, sans une perte. Au cours de cette extraordinaire mêlée, alors que chacun cherchait à obtenir « sa » victoire, ou à se dégager d'un adversaire très entreprenant, le lieutenant Houzé était demeuré complètement isolé, aux prises avec une demi-douzaine de 109 qui se relayaient pour le prendre dans leur collimateur. Assailli de toutes parts, son moteur défaillant, criblé de projectiles, dont par chance aucun n'avait atteint son réservoir d'essence, l'officier n'avait dû son salut qu'à son extrême science du pilotage. Après vingt minutes de combat et par une succession de feintes, il avait réussi à se dégager et regagner Toul où il avait posé son avion sur le ventre. Un très chic type, un héros dans le sens antique du terme. Un combattant qui

n'aurait jamais abandonné un équipier « mal parti » pour courir après une victoire certaine. La dure journée du 6 juin lui fut fatale.

TOMBE DANS NOS LIGNES

Dans l'après-midi de ce jour-là, une patrouille triple de neuf Curtiss décolla de Connantré, au sud d'Épernay, où elle était venue épauler le groupe II/9, équipé de Bloch 152, fortement éprouvé au cours du 3 juin. Sur le secteur Berry au Bac-Soissons, le dispositif du II/5 fut surpris par une formation de 109 et la bataille se transforma rapidement en tournois individuels. Les Allemands, entièrement maîtres du ciel grâce aux qualités de leur matériel, disparurent assez vite, et les Curtiss cherchèrent alors à se regrouper. Houzé ne tarda pas à voir revenir vers lui ses deux équipiers Quéguiner et Janeba, autre Tchèque du II/5. Houzé demeura sur le secteur où se déroulait au sol la violente bataille de l'Aisne, espérant intercepter quelques bombardiers ennemis que la radio avait signalés quelques minutes avant l'intervention des 109.

Houzé identifia bientôt, au-dessus de sa patrouille, huit Me 110 qui, vers 3500 mètres, patrouillaient en toute tranquillité. L'officier les désigna à ses équipiers et les trois Curtiss montèrent dans le soleil. Après s'être assuré un confortable avantage d'altitude, les trois pilotes plongèrent sur les Me 110 mais, au moment où ils arrivaient à bonne distance de tir, ils furent attaqués par une autre formation de Me 109. Mis en flammes, Houzé dû se parachuter.

Il prit contact sans douceur, sur un pré en pente et, à peine débarrassé de son parachute, il constata qu'il se trouvait au centre d'une bataille acharnée. Sa première réaction fut de se coucher à plat ventre avant de se décider à prendre une direction quelconque. Pris entre deux feux, il tenta de localiser les lignes tenues par les Français. Après quelques minutes, il aperçu des uniformes français à la lisière d'un petit bois qui couronnait la colline, à 300 mètres environ derrière lui. Par bonds successifs, tant la fusillade faisait rage, il y courut. Quelques hommes étaient là, embusqués parmi les arbres et les taillis. Une trentaine tout au plus.

UNE TRANQUILLITÉ SOURIANTE

L'officier qui les commandait, un jeune lieutenant, vint à lui, un mousqueton à la main gauche, les jumelles sur la poitrine. Il tendit sa main libre que l'aviateur serra en déclinant son identité :

« Vous avez eu une sacrée chance, mon cher camarade, déclara l'autre. Au bas de la pente, vous étiez fait.

— Vous êtes encerclés ?

— Pas encore. Une autre section tient notre gauche. Celle de droite a dû se replier. Les Allemands sont obligés d'attaquer en terrain découvert.

Une série d'explosions, à quelques mètres devant eux, couvrit sa voix. Instinctivement, Houzé avait rentré la tête dans les épaules, mais, comme l'officier, était resté debout :

« Ils ne tarderont guère à se lancer à l'assaut reprit celui-ci. Ils attendent sûrement des renforts pour tenter de nous déborder.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Depuis l'aube et les Fritz ne nous ont pas ménagés. Nous devons tenir jusqu'à la nuit... Si nous le pouvons.

— Mission retardatrice ?

— Quelque chose comme ça. Une forte ligne de résistance se forme derrière nous, sur l'Aisne. Le temps qu'elle s'organise... Nous avons nos engins, motos et side-cars à l'intérieur du bois. Je vais vous faire conduire à l'arrière, pendant que les chemins sont encore sûrs.

— Il n'en est pas question, répliqua Houzé. Vous avez besoin de tous vos hommes et, bien qu'aviateur, j'ai appris à l'école de l'Air quelques notions de combat au sol. N'est-ce pas pour moi l'occasion rêvée de mettre la théorie en pratique ? »

Houzé parlait avec une tranquillité souriante. Il avait toujours affirmé au commandant Hugues et à ses camarades officiers que, quoiqu'il arrivât, il n'accepterait jamais d'être prisonnier. Pour lui, le combat ne se limitait pas à l'action aérienne.

L'officier de dragons fixait sur l'aviateur un regard perçant. Dans ses yeux fiévreux, aux paupières rougies par l'insomnie et la fatigue Houzé lut une sorte d'étonnement. Sa réponse précisa sa détermination :

« Mon cher camarade, après ce que je viens de vivre, je me considère actuellement en sursis et je suis plutôt satisfait de m'en être tiré à si bon compte. Je reste avec vous, sans l'ombre d'une hésitation. Toutefois, s'il vous était possible de me confier une arme plus sérieuse que ce 7,65... »

L'officier lui fit apporter le mousqueton d'un blessé et quelques chargeurs. La bataille connaissait un moment d'accalmie. Houzé consulta sa montre. Le verre était brisé et les aiguilles arrêtées sur 16 h 10. Au fait, à quelle heure avait-il décollé de Connantré ? Vers 15 heures approximativement. Il songea à ses équipiers. Avaient-ils pu se tirer de ce guet-apens ?

La bagarre avait repris. Eclatements de mortiers, crépitements secs de mitrailleuses et de fusils-mitrailleurs mêlés...

UN NOUVEL ASSAUT

« Mon lieutenant, appela soudain une voix qui tombait d'un arbre, je crois que voilà du nouveau. »

L'officier leva la tête vers son guetteur, juché assez haut sur la branche d'un chêne : « Quelle direction ? »

— Là-bas sur notre droite, vers ce nuage de poussière... On dirait des camions.

L'officier braqua ses jumelles : « Ils viennent de stopper, dit-il. Ils sont à 1200 mètres environ. C'est le renfort attendu par ceux d'en face.

— Ils sont nombreux, en face ? questionna l'aviateur.

— L'effectif d'une compagnie. Ils nous croient bien plus nombreux que nous le sommes en réalité et nous nous sommes arrangés pour ne pas les déromper. Le bluff a réussi depuis ce matin. S'ils nous attaquent en force, nous serons submergés.

Un vrombissement assourdissant l'arracha à ses réflexions et un Henschel d'observation émergea au ras des arbres. Houzé distingua nettement les silhouettes des deux occupants, de l'appareil puissamment blindé que les pilotes avaient tant de mal à descendre :

« C'est mauvais pour nous, s'écria le lieutenant.

Nous allons avoir droit, comme hier, soit aux Stukas, soit aux chars. Notre gauche vient de me prévenir qu'ils décrochaient. Nous allons les imiter. Nous ne sommes pas assez bien camouflés ici. La nuit sera trop longue à venir pour nous replier à ce moment-là. Nous allons emprunter ce sentier sous bois, derrière nous, en espérant que les Fritz, débarqués des camions, ne seront pas à l'extrémité opposée pour nous accueillir. Après, nous aurons l'autre versant du pré, à forte déclivité et un chemin de terre découvert sur un large espace. Ce sera le passage le plus scabreux. Le village, au fond, sur cette autre crête, c'est Besmie. Il est tenu par nous. L'Aisne est à quelques kilomètres en arrière.

Il donna quelques ordres à ses hommes, puis ajouta : « Nous attendrons le départ de cet indiscret, car il pourrait nous ajuster comme des lapins. »

Après un dernier virage, le Henschel s'éloignait.

« C'est le moment, reprit le lieutenant. Allez, Dieu et la chance avec nous. En avant, garçons ! »

Houzé sauta en croupe sur une moto, derrière un grand diable de sergent qui déposa en travers, devant lui, son fusil mitrailleur. Les engins pétaradèrent. Mis en éveil, l'ennemi sortait du sous-bois, pour un nouvel assaut. L'un derrière l'autre, motos et side-cars démarrèrent en ordre, comme à l'exercice, sans affolement, en guerriers disciplinés et bien commandés.

HOUZE EMPOIGNE LE FUSIL-MITRAILLEUR

Le petit bois traversé, ils s'élançèrent en bonds désordonnés, mais au bas de la pente, ils étaient attendus. Un feu nourri les encadra, punctua leur course. Installés dans les sides, les hommes ripostèrent. Des balles claquèrent contre les tôles des machines, mais personne ne ralentit sa course.

Dragons modernes, ils couraient sus à l'ennemi et il leur fallait forcer le passage. Brusquement, le conducteur d'Houzé s'affaissa sur sa machine qui culbuta. L'officier n'eut que le temps de se jeter sur le côté, en un roulé-boulé au cours duquel il perdit son arme. Il se releva indemne, mais un peu étourdi. A trois pas, le sergent gisait, la poitrine ouverte, couvert de sang.

Houzé empoigna le fusil-mitrailleur. A 50 mètres devant lui, des hommes accouraient, uniformes gris-vert. L'arme sous le bras, l'aviateur fonça sur eux, tirant avec rage. A ses côtés, quelques dragons privés de leurs engins arrivaient à la rescousse. Les Allemands reculèrent, mais une rafale coucha l'officier. Profitant de la confusion qui suivit, ses compagnons l'emportèrent. Grièvement blessé, Houzé expira deux heures plus tard dans la maison de Besmie où il avait été amené.

Le même soir, les Allemands s'emparèrent du village et enterrèrent l'aviateur dans le cimetière.

Au groupe, nous ne connûmes sa fin tragique que beaucoup plus tard, et les circonstances exactes m'en furent rapportées, il y a quelques années, par un survivant de cette section qui l'avait recueilli après sa descente en parachute.

« Il nous avait étonnés par son calme, son sang-froid, sa gentillesse. Pour nous, combattants du sol qui maudissions, à tort, nous ne l'avons appris que bien plus tard, ces aviateurs que nous ne voyions jamais, il débarquait soudainement parmi nous et acceptait de partager notre sort. Il lui était si facile, alors, de se faire transporter à l'arrière. Un type très bien. Un véritable gentleman. »

C'est pour cette raison que nous l'avons tous regretté.

Jean GISCLON.

(1) Robert Laffont Editeur.

1939-1940

Les anciens combattants de la ligne Maginot ont leur propre association et un bulletin de liaison et d'information qui les rassemble dans le souvenir de 1939-1940.

La livraison n° 58, du mois d'avril 1991, rapporte les réflexions du général d'Armée (C. R.) A. VAILLANT, leur Président d'Honneur, « sur un passé que nous ne pouvons oublier et sur ses échos en 1990. Echos qui ont manqué d'objectivité dans la relation des faits, des grandeurs et des sacrifices des combattants de notre génération. »

Le général d'Armée (C. R.) A. VAILLANT a bien voulu nous autoriser à publier ses commentaires. Nous l'en remercions vivement, ainsi que M. Paul AERTS, secrétaire général adjoint de l'Association, qui a été notre aimable intermédiaire auprès du général.

P. D.

Avec l'année 1990, s'est achevé le cinquantenaire de 1940. Il n'était certes pas question de « célébrer » une aussi énorme défaite mais le Commandant GAN-GLOFF du Kerfant a eu raison de dire notre déception et de protester contre les idées fausses ou simplifiées que donnaient les médias de ce triste événement, attachés qu'ils sont à ce qui est le plus spectaculaire et rien ne l'est plus qu'une déroute. Naturellement, le silence sur la ligne MAGINOT a été total, mais peut-être avons-nous ainsi évité beaucoup de sarcasmes.

Ne réhabilitons pas la défaite mais jugeons-la avec plus de sérénité que n'en donnent des images choisies

pour leur côté catastrophique et assorties de commentaires consternants. 1940, tâche inefficace, honte insurmontable ? Qu'en est-il en réalité ?

N'oublions pas d'abord que, devant l'agression, d'aussi grandes puissances que les USA et la Russie soviétique ont débuté par des désastres dignes de 1940. Ce qu'il y a eu de tragique et d'unique en son genre en 1940, ce n'est pas la défaite elle-même. Nos mille ans d'Histoire en ont connu bien d'autres, comme aussi de victoires. Mais le fait constant était que, victoire ou défaite, quand la France se retirait du conflit, celui-ci cessait. Vainqueurs ou vaincus, nous

déterminions l'Histoire. En 1940, nous nous sommes trouvés comme Chantecler qui croyait faire lever le soleil. Par l'armistice, nous nous sommes retirés de l'Histoire et celle-ci a continué sans nous. On n'avait jamais vu cela. Le Général de Gaulle devait mettre toute son obstination à nous réinsérer parmi ceux qui font l'Histoire car, quand on ne la fait pas, on la subit. Mais l'armistice est un plus grand événement que la défaite elle-même.

Quant à celle-ci, quels que soient l'armée, l'époque ou le pays, quand elle tourne à la déroute, tout devient lamentable. J'ai vu la Wehrmacht dans la déconfiture, elle rendait des points à « ceux de 40 ». Faut-il évoquer Victor Hugo et « Waterloo, morne plaine... ? »

« Sauve qui peut ! Affront ! Horreur ! Toutes les bouches criaient... »

et c'étaient les grognards de l'Empire ! Il en est toujours

Ce récit, tiré du journal « La Liberté de l'Est », est de notre camarade Jean ROBINET, dont nous avons déjà publié, ici-même, quelques extraits de ses livres sur la captivité.

Le dessinateur, Jean MORETTE, est aussi un ancien captif, évadé. Il nous a promis d'écrire quelques lignes sur ce sujet, accompagné d'un dessin dont il a le secret.

P. D.

Soleil, mon vieux copain !

Le soleil arrive sur ma table, bonjour soleil ! Il fait plaisir après les ciels couverts de ces derniers jours, après cette brume qui emplissait l'espace. Il est jeune, gai, pas vraiment éclatant, mais tout de même plein de santé. Bonjour soleil, mon vieux copain tout jeune ! Quelle joie de te revoir.

Eh ! mais, il frappe si fort que derrière les vitres de ma chambre j'en prendrais mal à la tête. Les vitres, le verre, ça doit démultiplier la chaleur. Je vais tirer un peu le rideau, il ne faut pas que mon crâne ait à souffrir. Mais occulter la lumière c'est un péché, quand en hiver, on est si heureux d'en avoir comme ça. La lumière, c'est l'espoir, c'est la joie, c'est le goût d'entreprendre, c'est tout ce qu'il y a de bon pour les hommes. Que dois-je faire ?

Dehors, la neige étincelle, c'est beau la neige sous le soleil, surtout quand les chemins sont bien dégagés. La neige sur les chemins, les dérapages de voitures, non, mais la blancheur à l'infini, quand elle ne dure pas trop longtemps. Trop longtemps, quelques semaines seulement, et nous commencerions à souffrir, ce serait trop monotone, on n'est pas habitué chez nous à la durée de la neige. Elle nous pèse, c'est comme ça. Elle a pourtant protégé les blés par les grands froids de ces derniers jours. Nous lui devons une certaine reconnaissance.

Bonjour soleil ! Il paraît que tu n'existera plus dans quelques centaines de milliards d'années. Ça me fait peine. Pour toi, mais pour moi aussi, pour moi, enfin pour mes arrière-petits-enfants. C'est pourquoi tant que tu es encore vivant, je ne devrais pas tirer mon rideau. Et puis, mettre un écran entre toi et moi, ne serait-ce pas t'offenser, quand tu fais tant pour les Terriens que nous sommes ?

Mais voilà que tu tournes, ou plutôt que la Terre a tourné et te voilà dans mon dos. Mon front se calme, sa température s'adoucit, je risque moins maintenant le malaise, moins d'écrire des bêtises. Ah ! cher jeune soleil ! Ils seront bien à plaindre, les gens de dans

LECTURE "LA SOURIS VERTE"

Roman d'un amour défendu

LE ROMAN ET SON TITRE

Les Français, notamment les Parisiens, qui ont vécu la guerre et l'occupation allemande, ont gardé en mémoire le martial défilé des troupes étrangères qui martelaient, à tout moment, de leur pas lourd, le pavé des villes. Le plus souvent, on feignait de ne pas les voir, ou bien on leur jetait des regards de mépris ou de colère. La réaction était toute différente quand passait, plus rarement, des « so'dates », les auxiliaires féminines de l'armée allemande. Les badauds prenaient plaisir à les toiser de la tête aux pieds ou à se livrer sur elles à des railleries. A cause de la couleur grise de leur uniforme, on les avait surnommées les « souris grises ». Ce sont ces faits déplaisants d'une époque bien sombre que rappelle dans un roman paru au printemps 1990 l'écrivain Robert SABATIER. Mais l'œuvre est essentiellement l'histoire des amours illicites d'un étudiant parisien et d'une « souris grise ». Or, l'héroïne du roman n'aime pas la couleur grise et préfère être appelée « souris verte ». Ainsi s'explique le titre du roman (1).

LE ROMAN ET SON ACTION

Marc Danceny, dont le père remarié après le départ de sa femme, exerce à Compiègne la profession de chirurgien, mène à Paris la vie d'un étudiant solitaire et studieux. Il a des dispositions hostiles à l'égard de l'occupant nazi. Mais il aime la « bonne Allemagne », celle des « poètes et des penseurs », qu'il oppose à celle des « juges et des bourreaux ». Il reçoit un jour la visite inattendue et mal accueillie d'une souris grise, Maria von Mürner, interprète et traductrice dans l'armée allemande. Elle remet à l'étudiant la lettre d'un oncle, prisonnier en Rhénanie, employé comme interprète dans une usine de transformation des métaux, dont le propriétaire est précisément lié d'amitié avec la famille de la jeune fille.

Dès leur première entrevue, Marc est troublé par la distinction et la beauté de Maria, et celle-ci n'est pas insensible au charme du Français.

Marc résiste de son mieux à cette inclination qui lui semble incompatible avec son devoir patriotique, mais finalement il suit l'appel de son cœur. Les

ainsi quand une armée est mal engagée au point de se sentir impuissante et dépassée. Le sort en est jeté. Chacun réagit selon ses impulsions individuelles.

Ce n'était pas fausser la vérité que de mentionner si peu que ce soit, les actes de courage qui se sont manifestés alors à l'échelon des simples combattants perdus dans ce naufrage. Il n'en manque pas parmi les soldats de la Ligne Maginot : la casemate de Masckolsheim, ceux de Domptail, ceux de la trouée de la Sarre, la résistance des ouvrages, les combats jusqu'au canal de la Marne au Rhin, bref combien de soldats de 40, livrés à eux-mêmes, ont fait face au mauvais sort. Il n'y avait que l'embarras du choix, mais c'était amoindrir la désespérante grisaille que les médias semblent vouloir imprimer dans l'esprit des Français sur 1940. On ne leur demandait pas de magnifier une défaite, mais simplement de ne pas pêcher par omission.



quelques centaines de milliards d'années, quand tu seras totalement consumé et qu'on ne te verra plus. Il faudrait penser à cela dès maintenant et inventer, fabriquer un astre de remplacement. Sinon, qu'aurons-nous à laisser en héritage à nos petits-enfants à ta place ?

Si j'étais au gouvernement, à l'Europe, dans les instances mondiales, ou simplement si j'étais un grand physicien, j'alerterais l'opinion, je créerais des bureaux de recherches, j'insisterais pour que l'on prenne des mesures. Hélas ! Je ne suis qu'un pauvre gribouilleur. Si encore je pouvais espérer que me lise un grand physicien, ou les instances mondiales, l'Europe, les gouvernements ? Ah, ils doivent bien négliger ma prose, tous ces gens-là.

Alors, sacré vieux soleil, si je ne peux le faire, éclaire-les donc toi-même sur les risques de ta perte, pendant qu'il en est encore temps. J'ai le souci des conditions dans lesquelles vivront mes arrière-petits-enfants et peut-être moi aussi, qui sait ? On prolonge la vie des hommes, donc, si je dois durer encore longtemps, que l'on prolonge la tienne aussi. Comment subsisterais-je sans toi ?

Tu es maintenant dans mon dos mais va, si tu reviens me taper sur la tête, je ne t'en voudrais pas, si content que je serais que tu sois toujours là. Ah ! sacré vieux soleil !

Jean ROBINET.

Dessin de Jean MORETTE.

deux jeunes gens se rencontrent à plusieurs reprises, notamment dans l'appartement cosu et aristocratique d'une vieille dame, Luce Schneider, amie de la jeune fille, bientôt complice et protectrice de son amour.

Marc et Maria se sentent de plus en plus attirés l'un par l'autre. Leurs différends idéologiques contribuent même à renforcer leur estime réciproque. C'est précisément au terme d'une vive mais loyale discussion que les deux amoureux tombent dans les bras l'un de l'autre. Dès lors ils vivent les délices et les tourments d'une passion à laquelle ils s'abandonnent, sans oublier toutefois les dangers partout aux aguets et les scrupules de leur conscience.

Leur liaison toujours menacée prend fin subitement : ils ont été probablement reconnus lors de leurs fréquentes promenades dans les rues de Paris et dénoncés à l'autorité militaire.

Maria est mutée d'office et renvoyée en Allemagne. Désespéré, Marc s'enfuit dans le Sud de la France et se joint à un groupe de maquisards.

Après la libération de la capitale française, il retourne à Paris. Mais quelque temps plus tard, il apprend de la fidèle Luce Schneider la bouleversante nouvelle que Maria a péri, en octobre 1943, dans un bombardement aérien. Des mois durant, Marc vit dans une totale hébété. Mais le temps exerce son action curative. Marc ravale son chagrin et reprend ses études interrompues. « Maria l'accompagnait désormais. Elle serait partout où il irait. En tenue d'été, des livres et des cahiers retenus par une sangle sous le bras, se dirigeant vers la station de métro, il reprit le chemin de la Sorbonne ». C'est en ces termes que le narrateur prend congé du lecteur.

LE ROMAN ET SA SIGNIFICATION

Marc, le héros de ce récit à la première personne, se perd à tous moments en considérations sur ses sentiments et ses actes, sur son extraordinaire situation et sur les conséquences qu'elle implique. Il déplore l'absurdité de l'histoire et de la guerre, qui lui interdit la fréquentation ouverte de la jeune fille aimée. Il est de fait que les nations belligères, dès que les hostilités commencent, arrêtent les contacts personnels de leurs ressortissants avec les soi-disant ennemis. Le

droit de la guerre abolit le droit de la nature.

En réalité (nous aimerions dire aussi : par bonheur), des individus courageux passent outre à cette interdiction. Les prisonniers de guerre en savent quelque chose. De nombreux Français n'ont-ils pas, pendant la guerre, noué des relations avec des jeunes filles et des femmes allemandes qui se sont souvent transformées en véritables alliances pour la vie ? Ils furent en quelque sorte les pionniers d'un nouvel ordre pacifique dont nous nous félicitons aujourd'hui unanimement. Sans doute certains ont ressenti l'inclination de leur cœur comme un manquement au devoir : Marc est d'une nature telle qu'il est tiraillé entre son sentiment et sa raison et qu'il souffre de leur conflit. Il fait en quelque sorte son propre procès lorsqu'il avoue : « comment oser dire que ce fut ma plus belle saison quand tant d'atrocités se commirent, quand des millions d'êtres humains moururent, quand la lave de la guerre se répandit sur la terre entière ? En ces jours cruciaux où l'Allemagne subissait des revers, où des généraux capitulaient, où, de toutes parts, des offensives se préparaient, où la Résistance entrait dans sa phase active, un jeune couple ne pensait qu'à la célébration de ses noces ». Mais Marc sait aussi que l'avenir disculpera une passion que la guerre couvrait temporairement d'opprobre. « Le temps de guerre avait été pour moi le temps d'amour. Plus tard, ce scandale d'une liaison interdite apparaîtrait comme venu d'un âge lointain. Ainsi passe le sable et coule l'eau des rivières ».

Eric GROS.

(1) « La Souris Verte », par Robert Sabatier. Edit. Albin Michel, 1990.

-0-

RÉCIT

Après un mois et demi de disette à la Caserne Bataille de Strasbourg, je n'étais pas mécontent, fin juillet 1940, de me trouver chez les baoures (paysans) du Duché de Bade à Bamblach.

La famille chez qui j'échouais était composée de la mère Emilie Spitler et de ses trois fils : Josef, Erwin, Otto que diverses circonstances avaient préservés de la noble dignité militaire.

Notre kommando de dix hommes mettait à la disposition des paysans, à raison de « un par famille », les prisonniers pour participer aux travaux agricoles urgents : moisson, pommes de terre, betteraves... récoltes laissées sur pied du fait des hostilités. Notre tâche quotidienne principale était la nourriture des bovidés (aussi nombreux que les habitants du village !) Il nous fallait faucher, rassembler, transporter à la grange l'herbe des prairies pour les animaux en stabulation. La vie s'écoulait... sans charme... le regard tourné vers la rive gauche du Rhin, vers la française Alsace.

Les rapports que j'avais avec mes employeurs étaient corrects : pas de méchanceté, mais quelle indifférence : je n'étais qu'un animal de plus ajouté au cheptel.

Toutes les journées commençaient par le nettoyage de l'étable avant le café-drink. Ensuite, je préparais les aliments : herbe, paille, betteraves, maïs, coupés à la machine dont je réglais et surveillais la marche. Ces premières besognes terminées, après un casse-croûte copieux, j'accompagnais aux champs les maîtres de céans...

D'ascendance rurale, j'avais appris que pour être considéré, le domestique devait plaire à la maîtresse de maison : c'est donc tout naturellement que, de mon propre chef, j'aidais Mme Spitler aux tâches ménagères : desservir la table, laver la vaisselle, apporter les eaux grasses aux porcs, balayer la cour intérieure, apporter le bois sec et les briquettes « union » pour alimenter le poêle de faïence. Mme Spitler, sans doute peu habituée aux attentions dont elle était l'objet, était reconnaissante à sa manière...

En décembre, l'hiver se fit plus rude, une épaisse couche de neige couvrait les champs réduisant nos activités à l'étable, au sciage du bois, au battage des céréales à la « dresche-machine » dans les remises attenantes au logis de l'exploitation. Mais nulle famille du village ne pouvait se soustraire à la corvée de neige : chaque jour un homme par famille allait procéder au déneigement à la pelle de la voie principale du village qui allait de Ballingen à Rheinfelden. En priorité, c'étaient les prisonniers qui étaient désignés, rejoints par quelques hommes du village constituant une équipe sous les ordres du cantonnier. Quant à moi, grâce à Mme Spitler, je n'ai pas connu ce travail fastidieux dans le froid, car, à ma place, un des fils de la maison était envoyé au déneigement.

La patronne m'installait dans la « stube », le dos au poêle de faïence et sur une brique je cassais les noix pour en extraire les cerneaux destinés à la confection de l'huile... et Mme Spitler me laissait seul dans les tièdes de la maison pour vaquer à ses occupations.

Depuis quelque temps déjà, une fraulein de la ville voisine, Lorrach, venait chez les Spitler pour aider au ménage la maman âgée. La jeune fille vaquait à l'intérieur aux occupations ménagères et nous nous rencontrions seulement aux repas de midi ou du soir.

La première tâche d'Elsa en arrivant à la maison était d'apporter la traite trois fois par jour à la « séparatore » et d'en revenir avec le petit lait. La course n'était pas longue : il suffisait de parcourir tout le village jusqu'à son extrémité où se trouvait la laiterie coopérative. Mais par le froid incisif, Elsa revenait souvent frigorifiée.

Une fin de soirée, après avoir rangé les seaux ou bassines pour la provenance des porcs, elle était venue dans la « stube » se réchauffer... nous étions seuls... je ne sais comment mais je m'enhardis à prendre dans des mains tièdes une petite main glacée qui ne se déroba pas. Au contraire, nous nous rapprochâmes jusqu'à sentir notre souffle et nos corps se presser l'un contre l'autre. Au travers de l'épaisseur des vêtements, je sentais les battements lourds de nos cœurs...

CAUSSE Marc.
3455 VB Villingen.

NOTA. - Ce texte, reçu il y a... longtemps, a été retrouvé dans la « montagne » de papiers que je détiens. Je prie notre camarade CAUSSE de bien vouloir excuser le retard involontaire de sa publication. (T.)

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous
L'ORMEAU

NAMUR - Dimanche 28 avril 1991. Un soleil radieux dans un ciel d'azur, en cette fière Belgique toujours si accueillante. Une ombre pourtant sur cette 46^e manifestation d'amitié P.G. franco-belge : bien des chaises sont vides ! Nos rangs s'éclaircissent... A cet inévitable naturel, s'étaient joints les soucis de santé de quelques-uns ; et aussi le fait que ce jour était celui des Communions, ce qui empêcha la venue du Père FORTHOME, si apprécié.

Les Français, anciens d'Ulm, composaient une délégation plutôt restreinte. Quant au représentant prévu de l'amicale, notre ami MOURIER, il avait été empêché par un deuil familial de rejoindre Namur. Ce dont il s'excusa par un message au Président ISTA et à son Bureau.

Les cérémonies habituelles, Messe du souvenir, Dépôt de gerbe cravatée aux couleurs franco-belges,

Sonnerie aux morts se déroulèrent en bon ordre. L'Assemblée générale se tint sous la présidence de A. ISTA, entouré du Vice-Président LEGRAIN, du Trésorier ADAM, et d'autres membres. Le déjeuner, lui, fut tout aussi parfait et les compliments ne manquèrent pas au traiteur et à son personnel courtois et empressé.

A notre table étaient présents : MM. et Mmes SCHNEIDER, BELMANS, WAUTELET ; Mmes STORDER, DENIS et C. KAREN ; M. E. LEGRAIN ; et notre « Mascotte » française : Huguette CROUTA.

Hélas, le temps passa trop vite. Il fallut bientôt se séparer. Mais nous étions tous heureux de la rencontre que nous venions de vivre, et nous nous sommes donnés rendez-vous pour l'an prochain. Avec espoir.

Lucien VIALARD.

KOMMANDO 746 RANTRUM (X A)

Réunion annuelle des Anciens du 746, le 25 juillet, à l'Hôtel Ibis, rue Vladimir Jankelevitch à BOURGES.

Prière de s'inscrire auprès d'Eugène BRETOME, 7, rue Hoche, 85000 La Roche-sur-Yon, AVANT LE 10 JUILLET.

Indiquer le nombre de participants avec l'adresse exacte.

Communiqué par Robert HUITTON, Genève.

LA GAZETTE DE HEIDE

LE PELOTON DEUX A THIONVILLE

Je vous ai parlé dans un dernier numéro de mon peloton d'élève caporal à Sefrou ; voici celui d'ESO A à Thionville, au 1^{er} Bat. du 13^e RTA.

Nous logions dans deux chambrées mansardées au cinquième étage d'une caserne dont le nom m'échappe, et qui donnaient sur une grande place où tous les ans, au printemps, se tenait une imposante fête foraine qui durait un mois.

S'il était agréable d'entendre les derniers succès de Tino ou les facéties de Paulin ou autre comique troupier, cela gênait énormément pour assimiler les subtilités du RM 1 ou du RM 2. Les fenêtres de l'étude avaient beau être bien fermées, impossible de se concentrer. La vogue n'était pas encore au sono mais les orgues de barbarie et les pik-ups rivalisaient entre eux de décibels.

C'est sur cette place également qu'eut lieu la manifestation populaire monstre du 1^{er} mai 1937, celle du Front Populaire. Les manifestants, passablement excités, brandissaient des pancartes hostiles à l'armée et scandaient des slogans révolutionnaires en brandissant le poing dans notre direction. Des drapeaux rouges et noirs flottaient au-dessus de la marée humaine.

Nous étions consignés au quartier, les grilles fermées. La garde avait été renforcée. Une mitrailleuse Hotchkiss, camouflée sous une bâche verte, était pointée en direction de la place. Son groupe de servants se tenait à proximité prêt à toutes éventualités. Heureusement aucun incident ne vint troubler ce « paisible défilé », car les tirailleurs n'auraient pas hésité à exécuter les ordres tellement ils avaient peur.

C'est durant ce stage que l'on inaugura le célèbre « Tarbouch » du colonel de Juvigny (Bou crochet), coiffure d'apparat qui devint obligatoire pour les caporaux et hommes de troupe. Les caporaux-chef, sous-officiers et officiers conservaient le képi bleu pastel.

Pour cela les chéchias de nos paquetages avaient été ramassés, raccourcies en simples calottes et redistribuées pour servir de fond au fameux turban. Je réussis très bien à monter ce genre de « Raisa » si bien que des camarades faisaient appel à mes services pour sortir en ville.

On nous avait séparés d'avec les caporaux-chefs qui eux, grands seigneurs, avaient des « Tampons » qui faisaient leurs corvées moyennant « fabor », mais nous mangions cependant tous ensemble dans un réfectoire spécialement aménagé pour nous. Il nous y était servi une nourriture fortement épicée et alléée, cuisinée par un « chef de cuisine » algérien et sa « brigade », à base de viandes bouillies, de patates et de haricots blancs. Toutefois le couscous du dimanche était correct.

Mon engagement d'un an venant à terme, j'en contractais un autre de la même durée. Un autre élève SOA se trouvait dans le même cas. Nous avions tous

deux touché une bonne prime, et nous décidâmes de fêter cela en allant faire un bon repas dans un restaurant en invitant chacun son meilleur ami.

Je proposais à Georges S. que je connaissais depuis le Maroc de m'accompagner. Il accepta avec plaisir.

J'ai oublié les noms de mes deux camarades mais l'un d'eux devait être Lorrain car il connaissait bien la ville et nous dénicha l'établissement « ad hoc », avec maître-d'hôtel en veste blanche et nœud papillon. Nous réservâmes une table pour un samedi soir. Le menu fut choisi copieux et de qualité. Il y eut, me semble-t-il, des soles meunières que le serveur débita en filets devant nous sur une table à roulettes, et bien d'autres choses encore. Comme boisson nous choisîmes, étant en Lorraine, deux bouteilles de Traminer que nous renouvelâmes. Ensuite vint le café avec la mirabelle. Le cigare fut offert par la maison.

Le dîner se passa bien. Nous étions gais, mais pas plus. Comme nous avions une permission de minuit, c'est vers onze heures que nous regagnâmes le quartier avec chacun deux bouteilles de vin d'Alsace sous le bras pour régaler les camarades restés à la chambrée. Les bouteilles furent vite vidées et un caporal-chef, déjà bien chargé, alla réveiller le cantinier et nous apporta des bouteilles de Bordeaux blanc, pour continuer la nouba.

Mon ami Jojo avec son bagou de Parisien se démenait comme un beau diable. Moi, dont le vin embue le cerveau et empâte la bouche, je faisais comme le ministre, je fermais la mienne, et me tenais assis dignement sur mon châlir, le quart à la main, un sourire béat aux lèvres.

Une énorme claque dans le dos me tira de mes rêveries et j'entendis la voix gouailleuse de mon ami qui me criait dans l'oreille : « Jeannot, t'as vendu ta viande ! »

Il ne put en dire davantage car, pris d'un hoquet, il se précipita à la fenêtre ouverte, et heupch... paya son tribut à Bacchus.

Il fallut le retenir ferme pour qu'il ne glissât pas sur le zinc du toit et n'allât rejoindre dans le chêneau les restes du bon repas.

Là-dessus tout le monde se coucha et s'endormit jusqu'au matin 5 heures. Si tôt, un dimanche ? direz-vous. Hé oui, c'est que nous avions oublié, Georges et moi, que nous nous étions inscrits chez l'aumônier pour, ce jour-là, faire un pèlerinage en train spécial au pays de Jeanne d'Arc.

Le réveille-matin sonna. Je secouai Jojo qui se retourna en marmonnant : « Le fayot... l'a vendu sa viande ».

Il fallut le virer pour le réveiller. Il but la moitié du pot d'eau qui était sur la table, j'avalai le reste et l'on s'habilla en vitesse. Quelle GDB !...

Le ciel était clair, la journée promettait d'être chaude. Nous nous rendimes au quai d'embarquement où nous attendait un train spécial formé de wagons de troisième classe. Nous trouvâmes facilement deux places

dans un compartiment au milieu des soldats en bleu horizon (grandes capotes).

Le train s'ébranla en direction de la Meuse dans une atmosphère de colonie de vacances, accompagné de chants et de cris poussés par ces grands enfants de vingt ans dont le répertoire n'était pas toujours... très pieux.

A l'écart de toute cette agitation, Jo et moi gisions sur nos sièges et le bruit des roues du wagon martelait douloureusement nos têtes. A Metz on embarqua encore quelques pèlerins et à la gare de Neufchâteau tous le monde descendit.

Là, l'aumônier et quelques séminaristes en militaire nous attendaient pour nous mener vers une basilique et la messe.

La colonne tenait toute la route, une route poussiéreuse. Nous avions soif, aussi le petit stand de boissons qui se tenait devant le centre de pèlerinage fut-il pris d'assaut. Il débitait de la bière et des sodas tièdes. Nous trouvâmes de quoi étancher notre pépie, l'action des boissons gazeuses fut bénéfique à notre GDB.

L'office terminé nous reprîmes la route serpentant dans la vallée, au travers des pâturages où Jeanne la Pucelle, gardant ses moutons entendit ses Voix.

A midi nous tirâmes de nos musettes notre casse-croûte et une cannette chaude. Sous les arbres de Domrémy, nous mangeâmes de bon appétit. Une petite sieste, allongés dans l'herbe, nous remit « d'aplomb ». Puis nous reprîmes la progression, suivant le ruban des pèlerins s'étirant d'oratoires en musées et en châteaux jusqu'à Neufchâteau.

Le long de la route les débits de boissons étaient assaillis par ces jeunes assoiffés. Ce pieux et pédestre parcours de près de trente kilomètres, aboutit au beau milieu d'une kermesse de jeunes filles et perturba quelque peu la sérénité des bonnes sœurs affolées par cet imprévu...

Les stands furent vite envahis et leur chiffre d'affaires monta en proportion. Un bal clandestin s'organisa au son d'un harmonica. Il fallut l'intervention de l'aumônier et de ses adjoints pour le faire cesser. Le danger moral des Demoiselles était évident... Des baisers furent furtivement échangés et surpris par la Mère supérieure terrifiée qui, aussitôt, fit évacuer ces dangereux visiteurs.

Et l'on reprit, en gare de Neufchâteau, le train pour Metz et Thionville.

La semaine suivante, la dernière avant l'examen, fut consacrée aux révisions.

Voici une anecdote qui se déroula au cours de l'épreuve.

Le colonel de Juvigny assistait parfois aux interrogations, surveillant ainsi examinateur et candidat. Il ne soufflait mot, se tenait devant la fenêtre en fumant son éternelle cigarette qu'il roulait lui-même, ne perdant pas un mot de ce qui se disait.

Je m'étais demandé comment il pouvait procéder puisqu'il était manchot par fait de guerre. J'allais pouvoir satisfaire ma curiosité au cours de l'oral. Je fus tellement étonné que je ne pus répondre immédiatement à la question que me posait le lieutenant examinateur.

Le colonel sortit de la poche gauche de sa vareuse un paquet de tabac de troupe et un cahier de feuilles de papier à cigarettes. Il en tira une avec ses lèvres, la plaça entre son avant-bras droit et son ceinturon, la garnit de tabac, puis s'aidant de son crochet, avec une dextérité stupéfiante en sortit une cigarette impeccable qu'il porta aussitôt à sa bouche. Il l'alluma avec une allumette soustraite d'une grosse boîte qui déformait sa poche pectorale et tira d'épaisses bouffées. Se tournant vers moi, voyant qu'il m'avait distrait, il dit : « Il ne faut surtout pas que je vous empêche de répondre sinon par ma faute le lieutenant va vous mettre un zéro ».

Revenu à moi, je répondis à la question posée d'une façon satisfaisante connaissant bien le sujet.

POUR LE KOMMANDO DE BUSUM

J'ai vu il n'y a pas longtemps notre ami Joseph TOGNI qui, je vous l'avais annoncé, ne voyait pratiquement plus rien d'un œil et quasiment rien de l'autre. Il vient de subir une opération à Lyon qui lui a redonné neuf dixièmes à gauche, ce qui lui permet de vivre « agréablement », lui qui percevait à peine un peu de lumière. Il peut lire, regarder la télé et même faire les commissions dans son secteur. Il n'a que 79 ans, il lui reste encore quelques bonnes années à vivre. Il pourra lire mes lignes, cela l'encouragera.

Mes bons (nes) amis (es) je vous laisse en vous assurant de mon amitié.

Jean AYMONIN - 27641 X.B.

Mots croisés n° 475 par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT :

I. - Donner une plus grande rentabilité. — II. - Est en même temps très instructive. — III. - Est à la recherche de l'accouplement. — En avoir les doigts est se montrer habile. — IV. - Patelin. - Ne donne jamais rien avec générosité. — V. - Phon. : Se dépêcher. — Mettre à sec. — VI. - Se redresse. — Son chef se sert souvent d'un sifflet. — VII. - Colorée. - Paresseux. — VIII. - On le lance dans les réjouissances publiques. — IX. - Critiquant violemment avec malveillance.

VERTICALEMENT :

1. - On n'apprécie guère l'agent qui le fait. — 2. - Falsifier ou corrompre. — 3. - A été fermé hermétiquement. — A jeté quelqu'un au bas de son lit. — 4. - Dialecte du midi. — Avec egle au bout, menace d'être très coquin. — 5. - L'armée britannique en est très fière. — Apparue en montant. — 6. - Suit la bénédiction finale. — (Pop) : Poulet ! — 7. - Chaîne de montagne en Espagne. — Doubé pour la tante. — 8. - N'est pas loin. — En poésie : canon ou cloche. — 9. - Ramène à des limites plus étroites.

Solution en dernière page)

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

CHAMPAGNE
LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous sommes particulièrement reconnaissants à notre ami **Pierre SIX**, 59290 Wasquehal, ancien du XA, pour sa très grande générosité envers notre Caisse de Secours. Nous tenons une fois de plus à le remercier, car c'est grâce à des amis comme lui que nous pouvons poursuivre notre action et venir en aide aux plus défavorisés quand cela nous est demandé.

● Merci également à :

COLLIN Roger, Haute-Amance, qui est toujours sous traitement et qui a tenu à régler son repas à notre Assemblée Générale bien que son état de santé ne lui ait pas permis d'y assister. Il était malgré tout présent par la pensée.

CAZALOT Robert, Monein.

Mme **DUPRE Christiane**, Bellegarde, qui joint à son don ces quelques mots : « Mon mari aurait 79 ans aujourd'hui et il y a 25 ans qu'il quittait subitement cette terre, et moi je vis toujours. A tous les anciens du XB mon sympathique souvenir, mon mari y a passé 5 longues années... »

LEFORT Claude, Bessac, En souhaitant que lorsque paraîtra notre Lien sa santé se sera nettement améliorée.

FISSE Henri, Bourg-sur-Gironde, que nous avons déjà remercié pour sa cotisation et son don, ajoute aujourd'hui un nouveau chèque pour ses amis amenés à l'Amicale :

— **MARGOTTON André**, 133, Av. Aristide Briand, Mulhouse.

— **ABADIE Roger**, 5, Impasse Fourcade, Tarbes.

— **BOISSON René**, 3, rue des Flandres-Dunkerque, Bourg-sur-Gironde.

A ces nouveaux amis nous souhaitons la bienvenue à notre Amicale.

Notre ami **FISSE** est vraiment à citer pour son dévouement à notre Amicale et nous souhaitons de tout cœur que sa jambe reprenne du tonus.

Nous souhaitons également la bienvenue à notre nouvel adhérent **SAVARY Louis**, Route de la Côte, 70200 Magny-D'Anigon.

DUPRE René, Paray-Vieille-Poste.

CHAUSSEBOURG Roger, Saint-Savin.



Envoi de notre ami Jean-Louis JOOS, de Roubaix : photo du Kommando n° 2 de ALLERSTEDT - Stalag XB.

Si quelqu'un de nos adhérents se reconnaît, qu'il écrive au siège de l'Amicale V B - X A, B, C.

JANIN Georges, Le Creux, 25140 Charquemont, de la part de **NAPPEZ Michel**, **BLANCHON Pierre**, Uzer.

TAILLADE Julien, Clermont-Ferrand.

PELLERIN Lyonel, Nantes.

GUILLOU Jean-Louis, Poissy.

Mme **GUENIER Etienne**, Vernouillet.

GELORMINI Martin, Prunelli-di-Fiurmorbo.

L'Abbé **PORCHERET Henri**, Machecoul.

PEPIN Edouard, Châtelleraut.

DARPARENS Eloi, Lavit.

MOREUX Raymond, La Charité-sur-Loire

COLOMB Roger, Boigny-sur-Bionne.

HENRY André, La Varenne-St-Hilaire.

MARLANGEON Emile, Mirecourt.

VIDON Louis, Chartres.

BELIN Adrien, Linazay, qui nous a promis que tant qu'il serait sur terre, il lirait « Le Lien ».

Nous lui souhaitons longue vie et merci pour son chèque.

LAUDETTE Jean-Marie, Sauveterre-de-Béarn.

SKOCZOWSKI Adam, Livermore.

SOULIER Fernand, Saint-Brieuc.

— Une petite erreur s'est glissée dans l'avis de recherche de notre ami **Maxime LESOIVE**, 8, Impasse Saint-Michel, 76600 Le Havre. Il voudrait bien avoir des nouvelles de ses anciens camarades du 341^e R.I. et non du 34^e R.I. Avec toutes mes excuses.

Remerciements à notre ami **Jean-Louis JOOS**, de Roubaix, pour sa générosité renouvelée.

— 0 —

ADHESIONS NOUVELLES

M. Charles **CRUCHAUDET**, 11, Avenue Niepce, 71100 Chalon-sur-Saône (des stalags XB et XC).

ROBINET Léon, 4, rue du Moulin, 28150 Montainville.

Bienvenue à tous les deux.

— 0 —

DECES

BOUCHON Gaston (V B), 30150 Montfaucon.

PERSONNE Léon, 13, rue L. Champeix, 19260 Vieux-Pont.

Le coin du souzite

par Robert VERBA



L'autre jour en montant dans l'autobus « 29 » à la Gare Saint-Lazare, je vis une place libre près d'un monsieur d'un certain âge.

Je ne suis guère physionomiste, pourtant il me semblait le connaître. Je vis qu'il me regardait aussi ; je lui dis :

— Il me semble vous avoir déjà vu ?

— Je reconnais ta voix ! T'es Robert Verba ! Moi, c'est Lucien Bardon !

— C'est vrai, je te reconnais maintenant. Lulu ! nous étions ensemble au même kommando ! Tu as un quart d'heure ? On pourrait descendre boire un verre, nous serions plus tranquilles pour parler.

— D'accord, dit Lucien, avec le plus grand plaisir. Et nous voilà installés à une terrasse, Place de l'Opéra.

— Dis donc, cela fait 45 ans que nous nous sommes vus et on s'est reconnu ! C'est formidable ! Dans le fond, t'as pas beaucoup changé !

— Toi non plus, mon vieux Lulu, et comment vas-tu ? Toujours amoureux de ta délicieuse épouse dont tu nous a tant parlé en captivité ? Comment se nommait-elle déjà ? Ah, je me souviens, Sophie !

— Et bien non, mon vieux Robert, il n'y a plus de Sophie ! Laisse-moi te raconter :

« En rentrant de captivité, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et tu ne peux t'imaginer combien j'étais heureux. Sophie travaillait dans une pharmacie depuis 1939 et avait une excellente situation.

Quant à moi, j'avais d'énormes difficultés pour retrouver un emploi car la maison dans laquelle j'avais travaillé avant guerre n'existait plus. Afin de ne pas rester sans rien faire je faisais un peu la femme de ménage et la cuisine à la maison.

Un jour, je fus convoqué par une entreprise qui me fit faire des tests toute la journée et je décrochai l'emploi. Je n'en avais pas parlé à ma femme, voulant lui en faire la surprise, mais quand elle rentra quelques minutes avant moi, rien n'était fait à la maison. Elle se

fâcha et pendant une semaine nous ne nous adressâmes plus la parole.

— Ecoute Lulu, me dit-elle, je reconnais avoir tort. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Pardonne moi, je ne recommencerai plus jamais et pour te prouver ma bonne foi, je t'invite ce soir à l'endroit de ton choix.

— J'ai ta parole ?

— Je te le jure.

Et nous nous embrassâmes longuement.

— Et bien, lui dis-je, ce soir nous allons au « Chat qui pêche » à Montmartre.

— « Au chat qui pêche » ? Mais il paraît que c'est un endroit sexy... Ecoute Lulu, nous pourrions aller au théâtre des « Deux poulains » ou bien à celui des « Folles folies » où les spectacles sont, paraît-il, merveilleux !

— Non, lui dis-je, tu as juré et je tiens à aller au « Chat qui pêche » !

— Soit, me dit-elle, j'ai promis.

Et nous voilà partis.

A l'entrée nous fûmes accueillis avec un large sourire par le portier, puis également par la femme du vestiaire qui dit :

— Bonjour, madame Sophie, ça va ?

— Comment dis-je, m'adressant à mon épouse, tu la connais ?

— Bien sûr, me répondit-elle, elle demeure dans le quartier où je travaille et je la sers souvent en produits pharmaceutiques.

Installés à une jolie table, nous fûmes royalement servis et assistâmes à des « effeuillages » langoureux rythmés par une musique ad hoc...

Je ne sais pourquoi, je ne me sentais pas à l'aise. Je voyais autour de moi beaucoup de regards fixés sur ma femme. J'aurais dû être flatté car elle était vraiment très jolie. Mais non...

Le spectacle continua et vint le moment où le présentateur prit la parole :

— Mesdames et Messieurs, comme à l'habitude nous offrons la soirée gratuite à la femme accompagnée qui montera sur scène et présentera « le plus beau buste »...

Et là, je faillis me trouver mal car dans toute la salle j'entendis crier : « Sophie » - « Sophie »...

Je me levai d'un bond et sortis. Sophie courait derrière moi. Je m'engouffrai vite dans un taxi en attente. Je n'eus pas le temps de fermer la portière qu'elle se trouvait assise à mes côtés. En pleurs.

Je ne dis mot. Elle non plus.

Arrivés à notre domicile, j'eus la confirmation de mon malheur.

Ni elle, ni moi, n'avions donné notre adresse au chauffeur de taxi !

En dépit de toute cette histoire, mon cher Robert, j'ai trouvé le bonheur quand même. J'ai divorcé d'avec Sophie et j'ai rencontré la femme idéale.

J'ai trois enfants et je suis huit fois grand-père !

le travail de la servante auprès des bêtes. Elle, elle allait dans les tavernes avec des soldats en permission ou des « planqués de l'arrière » (comme chez nous). Le lendemain matin, elle avait la langue épaisse et les yeux vitreux. Elle me racontait qu'elle s'était follement amusée, que ses copains l'avaient ramenée, car elle était complètement « karussel », c'est-à-dire saoutée.

J'étais seul dans cette ferme, le « bauer » ne venait qu'un P.G. en hiver. Pour les grands travaux, il en demandait plusieurs au responsable du kommando.

Dans cette région où le dialecte est le pladeutsch, je ne perfectionnais guère dans la langue. Dans ma tête germaient surtout l'évasion, mais comment y parvenir depuis ce nord de l'Allemagne ?

Je continuai quelque temps cette vie assez monotone. Chaque semaine un vétérinaire venait contrôler la lactation des bêtes. Elles avaient une fiche à leur nom. Leur numéro était agrafé à l'oreille. Si elles ne produisaient pas leur moyenne, elles devaient être remplacées. J'avais souvent vu travailler ce « véto » chez Petersen, mon ancien patron. Je connaissais par lui la pratique du trocart, pour perforer le flanc des bêtes ayant des fermentations dans la panse. Je savais vèler une vache, mettre bas les truies, soigner les mammites, etc. Comme j'étais un bon élève, il me donnait souvent des cigarettes.



Les œufs étaient récoltés par la patronne, chacun était marqué avec un genre de caoutchouc encre qui reproduisait l'aigle allemand serrant la croix gammée dans ses serres ! Elle passait 2 fois par jour pour faire sa collecte. Là aussi, il y avait un contingent à fournir. Une fois, en conduisant la poudre de coquillages avec ma brouette, j'effrayai mes pensionnaires et deux ou trois s'envolèrent par les vasistas ouverts. Je n'ai pu en rattraper qu'une qui, les ailes écartées, était enfoncée dans la neige. Les autres avaient volé jusqu'au hangar à paille. Je les laissai donc en liberté. Je leur portais du grain en cachette et je me disais qu'elles pourraient « travailler » pour moi...

Suite page 6.

ÉPILOGUE DE LA GUERRE 39-40 ET CAPTIVITÉ SANDBOSTEL 1940, " STALAG XB "

RETOUR AU KOMMANDO, NOUVEAU PATRON

Nous étions dans la dernière quinzaine de janvier 1941, la neige tombait presque chaque jour. De ce fait, la température était plus clémente.

Mon nouveau patron était un commerçant-éleveur. Il y avait des quantités de porcs, une quinzaine de vaches et des poules en production forcée. Celles-ci étaient dans un grand bâtiment avec des verrières au Sud. La nuit, elles bénéficiaient de l'éclairage électrique. Elles avaient droit à une alimentation vitaminée et

aux coquilles d'huitres pilées qui favorisaient la qualité de la coquille des œufs.

Une jeune Allemande était affectée aux soins des vaches, elle se nommait Guerd. Les patrons usaient de charme vis-à-vis de moi pour que le dimanche après-midi je m'occupe de tout ce zoo. J'avais le droit de passer une partie de l'après-midi dans « l'empfangzimmer » (un petit salon). Il y avait des revues, je regardais surtout les images. J'avais droit au café-crème « milchkaffé » avec deux grosses parts de « kuchen », gâteau genre biscuit de Savoie. Je faisais

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

Suite du Chapitre XXII

Voici juillet. La France fanfreluche plus que jamais. On chante et l'on danse. La « Grande Nuit de Longchamp » obtient un succès prodigieux. On gigote le nouveau pas, le « Boum à Daisy » qui consiste à se claquer le derrière. Les salles de spectacles sont bourrées de gens légers et futiles. On oublie que le déficit du budget a augmenté de sept milliards en deux ans. Pour le quatorze, fête nationale, c'est du délire. On n'a jamais vu un tel enthousiasme en faveur de la Grande Muette. Les troupes ont juste la place pour passer, tant la densité des spectateurs exaltés est importante. Une mer humaine acclame les soldats de toutes armes. Des gens tombent dans les bassins de la Concorde. Les chapeaux de paille d'Italie voltigent. Les oriflammes claquent au vent. Pour marquer l'Entente Cordiale, cinq

régiments anglais participent au défilé. Ce sont les cornemuseurs écossais qui ont le plus de succès avec les tirailleurs sénégalais, les spahis, l'infanterie coloniale.

Du Rond-Point des Champs-Élysées à la rue de Balzac, il n'y a que des tribunes officielles avec galonnés, dames patronnesses, douairières, clergé, noblesse. En robes, en redingotes, en queues de pie, en pis que ça ! Les poitrines rutilent de médailles. De celles que l'on n'acquiert jamais au front. Le peuple essaie de s'insérer, tant bien que mal, entre deux barricades. Il est fait pour ça, le peuple : les barricades.

Dans tous les cinémas, en supplément de programme, on présente un documentaire, sur l'armée et la Ligne Maginot, intitulé : « Nous sommes défendus ».

CHAPITRE XXIII

Il arrive quelquefois à l'armée d'être appréciée. C'est lorsque le civil a peur. Elle acquiert, alors, à ses yeux, une importance qui s'estompera dès que le danger sera passé.

En 1939, le civil n'est pas rassuré. C'est donc dans une déification allègre qu'il honore son armée pour le 14 Juillet... Oui, mais...

Ben. Tiens ! Les v'là justement, ce même 14 Juillet 39, les défenseurs en question dont on fait six caisses dans les discours, en se gardant bien de les faire participer au raout du patriotisme. Ils n'ont pas le moral, ces pauvres bidasses. La T.S.F. du foyer leur déverse les flons-flons du défilé parisien. Les radioreporters en rajoutent. Parlent des midinettes embrassant les Marocains, les Tonkinois. Des pioupioux que tout le monde invite. De l'enthousiasme. La frénésie. Tous les planqués de l'arrière sont portés en triomphe, tandis qu'eux, dans leur petite caserne frontalière, sont obligés de rester là pour défendre ces entraineurs. De garde en garde, d'une casemate à l'autre. Entre deux corvées et dans une mélancolie permanente.

Antoine n'est plus cuisot. C'est son pote Gonaille, boucher comme lui qui, enfin revenu de Strasbourg où il travaillait depuis des mois pour un panaris, a été désigné à sa place. Le malheureux n'a même pas eu le temps de se désaper que la cuisinerie lui a sauté dessus en espérant qu'il serait plus docile que notre championnisme.

Le soir même, ce dernier était de garde. Pas seul. Une vingtaine de copains souriants lui tenaient compagnie, tous heureux de le voir revenu parmi eux. Dans le fond, l'opulence méprisée n'est jamais aussi comblée que la pauvreté considérée.

Et puis on l'a renvoyé en casemate. Dans la casemate de Runzenheim, éternellement sur le pied de guerre, il n'y a guère d'endroits pour les gens qui aiment se recueillir. Plonger en eux-mêmes. Penser. Etudier. Rimailler. Réver. Oublier les choses mesquines de la vie.

Reste une pièce. La chambre de tir. Le sacro saint du saint. Mais elle est interdite à tous sous peine de prison. Trop dangereuse. Ultra secrète. On ne doit pas y prendre de notes. En conséquence de quoi, inutile de demander où notre héros se réfugie. La porte blindée hermétiquement close. Il est là. Aux œufs, à la coque ou cuits durs. Pépère tranquille. Dans la volupté du silence. A l'abri des gradés et des moustiques.

Installé sur une caisse de grenades. Adossé à une masse de quatre-vingt-dix mille cartouches de mitrailleuses jumelées. Ses livres calés contre le canon de quarante-sept qui ne demande qu'à cracher les trois-cents obus se trouvant dans l'armoire métallique contre laquelle il appuie ses pieds. Pan ! Le collecteur d'étuis lui tombe sur le pif. Il déquille deux minutes. Respire un bon coup, et le voilà reparti dans ses élucubrations poétiques. C'est qu'il a une correspondante, maintenant ; une Canadienne qu'il a déniché dans les petites annonces du magazine de cinéma « Cinémond ». Elle voulait communiquer avec un petit soldat, elle est gâtée. Simone Champcourt, elle s'appelle. Dix-neuf ans. Cinq pieds six pouces (1,63 m). Cent-dix livres (55 kg). Cheveux chatains, yeux noisette, pratique le patin (lequel ? A demandé Laracine), le chant, le théâtre. Bref ! Le même, il est heureux. C'est la première fois qu'un être humain se penche sur lui autrement que pour le critiquer.

Il rêve. Au bout du monde. Ses souvenirs d'école lui remontent dans le ciboulot. Le Québec. Les Iroquois. Une surface grande comme dix fois la France. Montréal ! L'embarlificote sa missive d'ewlues printaniers. De préludes à l'enchantement divin. De tapis de fleurs qui sont autant de pistes pour danses célestes. Le son cristallin du chant des oiseaux éveille la floraison luxuriante.

— Blavien ! Blavien ! Le chef te demande ! Blavien !
— Ah ! Merde ! On ne peut jamais être peinard. Qu'est-ce qu'ils veulent encore ces plébiens ?

Il planque ses papelards. Ouvre doucement la porte de la chambre de tir. Et se faufile dans le couloir, jusqu'au téléphone. Vacquart est là qui braille comme un damné auquel on refuserait une sucette :

— Qu'est-ce que vous foutez ? J'ai un coup de téléphone pour vous ! Il se tourne vers le bigophone et hurle :

— Ouais ! Mais alors ! Il m'en faudra un autre ! Très bien ! Tout de suite !...

Puis il raccroche méchamment, avec la force obtuse du rhinocéros en mal de femelle, et se tourne vers le jeunot.

— Blavien ! Vous allez descendre tout de suite au camp ! Le Lieutenant vous demande !

Tu parles, machin ! Antoine sait bien que ce n'est pas vrai ! C'est lui qui a manigancé le coup. Buttlering l'avait prévenu qu'une liste était constituée concernant un peloton d'automobilistes devant avoir lieu dans les environs de Nancy. En lousdedoche, ils ont ajouté son blase, voyant là une occasion de couper aux gardes et aux corvées durant trois semaines. Pour le reste, il ne s'en ressent pas pour trimbaler la haute pétée régimentaire, leurs drouillères ou leurs pétasses. D'ailleurs, il a son permis civil, ça lui suffit amplement. Il s'arrangera donc pour se faire recalé.

Le barda qu'il touche pour partir, ça vous la coupe. Tout est neuf : groles, béret, tenues, casque, masque, bidon, gamelles y'en a une flopée que c'est pas pensable. Quatre plumes ça couvre. Les potes qui contemplant ça, ils n'en reviennent pas de savoir qu'ils ont droit à autant de trucs qu'ils n'ont jamais vus. C'est que la Compagnie ne veut pas avoir l'air à la bourre par rapport aux autres régiments. Il faut qu'elle prouve que ses parpaillots sont aussi bien lotis que les leurs. Ça, c'est la fatuité de corpore. La fierté d'écusson.

Dans les couloirs, ça vocifère :

— Blavien ! Vous n'avez pas vu Blavien ?
— Eh ! Merde ! Ils me font chier, ces cons !

Le chef-cuisot rentre dans la carrée. Il s'exclame :
— Encore toi ! Ma parole, ils veulent absolument te planquer !

Il faut qu'il aille chercher tout un ravitaillement. Quand le sergent-chef Dohen le voit arriver, il verdit. Ce type, il n'y a donc pas moyen de l'éliminer ? Un rire éclatant sur ses lèvres, notre zigote fonce vers le train avec ses coéquipiers. Durer et Debrique qui, maintenant, sont caporaux ; plus Nanco et Vergnes. Leurs sacs pesant entre cinquante et soixante kilos, on leur a fourni une voiture à moteur à crotin qu'ils suivent en rigolant, comme le corbillard d'une belle-mère.

A Haguenau, ils récupèrent une soixantaine de pontifes de leur espèce. Puis d'autres à Saverne où la bière coulant à flot les démarches deviennent moins sûres. Dans les wagons, nos bigornots s'extasiaient devant des paysages

superbes. Des petites rivières agrestes. Des forêts odoriférantes. Des vallées profondes. Et des cités riantes.

Sarrebouurg. Terminus ! Les gars descendent du train dans une pagaille indescriptible. Leurs paquetages s'éparpillent. On récupère. Après, il faut se mettre ça sur le dos. C'est lourd. Ça vous redresse un zouave. Pas longtemps. A chaque pas, ils plient un peu plus. Bientôt, ils sont cassés en deux. En eau, ils sont. Un vrai bain de vapeur. L'élimination des toxines assurée. Deux kilomètres ils se tartinent ainsi. Enfin, voici la caserne de cavalerie qui les attend. Sur le fronton de son portail ils lisent : 59^e R.A.F., en-dessous, « Quartier Jérôme ». Des bornes, toutes fraîches ripolinées l'encadrent. Ils rentrent là-dedans, nos mirontons, complètement ramollis. Des loques à pattes. Ils s'adossent au mur.

Cela leur permet de se soulager un loubé du poids du sac. Puis un juteux vient les chercher, par petits groupes, pour les emmener vers leurs chambres respectives. Antoine et ses copains, plus cinq gars de Niederroedern héritent d'une salle de cours dont on a repoussé les bancs pour mettre dix sommiers à lattes recouverts de paillasses. C'est plutôt duraille ; les osselets, là-dessus, risquent pas de se redresser fissa. Pourtant, une heure après, nos dix énergumènes déambulent dans la strasse. Ecument les brasseries. Clapent de la bonne choucroute et se disent que la subsistance a décidément du bon.

Le lendemain matin. A cinq plombs et demie. Ils entendent une trompette surruler le « réveil » dont, jusqu'à présent, ils connaissaient surtout les paroles :

— « As-tu connu la putain de Nancy ? »

« Qu'a foutu la vérole à toute la cavalerie ? »
Cela fait partie des classiques de l'armée, seuls les béotiens l'ignorent. Ils se lèvent, nos gussus, courbaturés que c'est pas pensable. Sans doute à cause de ces satanés sommiers à lattes dont ils n'ont pas l'habitude. Après, il faut se décarcasser pour dégauchir la jaffe servie dans d'immenses écuries de cent mètres de long sur trente de large. Là-dedans, une cinquantaine de tables de seize godillots chacune. Tout cela bourré de morfales qui gueulent comme autant de truies ne voulant pas devenir boudin. Pas de dégonfle. Faut foncer dans le tas. Attraper un bout de bricheton par-ci, un flop de compote par-là. Du kif pour la flotte chaude baptisée caoua. C'est titanesque ! Le radeau de la méduse revu par un cubiste. Waterloo ou closet au choix. La charge de la brigade légère. Attila. Gengis Khan. Les gus se foutent des torgnoles. S'attrapent au colbac. Se cloquent des ramponneaux à faire écrouler un gratte-ciel. Un raffut de tous les diables ça fait ! Pire que des souris qu'auraient vu une femme.

Nos guignols, devant un tel carnage, en bavent des ronds de képis. Ils ont un sacré moment d'hésitation. Ce n'est pas le style auquel on les a habitués. A Soufflenheim, ils sont servis au lit par deux gars de corvée. Debrique est perplexe. Antoine l'entraîne :

— La tête en avant, les potes ! Pas de quartier ! Le premier arrivé à la carante passe aux potes !

Et ils se précipitent, nos vedettes ; à coups de coudes. De genoux. De tatanes. Non mais ! Faudrait voir à voir ! Ils ne vont pas se laisser priver de pâture ! Y'a comme ça, dans la vie, des trucs qui s'apprennent vite.

Ensuite, un coup de fion sur la tronche. Puis ce sont les sempiternels rassemblements. Dans toutes les armées du monde, on a les mêmes manies. Les fridolins battent des records, c'est sûr ; mais nos culottes de peau ne se défendent pas trop mal non plus dans ce domaine. On compte. On recompte. On prend les noms des hommes. Une fois. Et une autre. Et une autre encore. On chuchote entre sardiniers. On tient des conciliabules. Quoi c'est-y qu'on fait ? En rang, comme des niquedouilles, nos troubades se

UNE FOIS ENCORE, NOUS VOUS PRIONS, DE NE PAS OUBLIER VOTRE COTISATION.

demandant à quelle sauce piquante on va les boulotter. La décise est longue à venir. Finalement, les gradouillards se mouillent au pifomètre. Ils prennent, dans le tas, quelques loquedus auxquels on apprendra à piloter une moto. Durer et Nanco sont bons comme la romaine toute fraîche. Antoine, futé, s'est fait tout petit, il ne s'en ressent pas pour enfourcher cet engin. Dans les rades de sa jeunesse, il a trop vu de quêtes au profit de l'enterrement de gnieres qui s'étaient pris pour des chevaliers de la pétarade.

Et puis le travail commence dans de grands garages où on les a répartis. On leur montre, en coupe, des moteurs de bagnoles avec leurs tubulures, bielles, culasses, pistons, dynamos, carburateurs et tout le bataclan de ce qui constitue la force motrice d'un véhicule, plus le châssis, le pont, la carrosserie. Pour Antoine, qui s'est déjà farci l'étude du moteur Diesel des casemates, ce n'est pas trop duraille, même principe : compression, injection, explosion.

Pour la conduite, par contre, n'étant pas bonard pour se goinfrer une bouzine à son retour au camp, il joue les branques. Ceci est d'autant plus facile que les vieux rafiotés qu'on leur confie, doivent dater des croisades. Bouzillés par des générations d'apprentis écraseurs, ils sont poussifs comme un séducteur nonagénaire. Dès que notre louveteau prend le volant, le bidule fait des bonds terribles. Tous les élèves conducteurs, assis sur des bancs, à l'intérieur, doivent se cramponner aux ridelles. Le juteux moniteur va embrasser le pare-brise. Difficile de mieux réussir son numéro d'incapacité.

Pour l'exécution, au propre et au figuré, du demi-tour, c'est le grand spectacle, le clou, l'apothéose, la féerie du cirque. Les vitesses passent dans un bruit infernal de radiches métalliques déchaussées. Le fin du fin consistant à caler le camion en travers de la route.

Il n'en peut plus, l'adjutant. Ses sabords font des étincelles. Il est en nage et se met à bramer :

Retour au kommando, nouveau patron (suite)

Deux fois par semaine, avec Willy mon nouveau patron, nous attelons un chariot à quatre roues, nous le chargions de fourrage et de quelques seaux de grain. Quelquefois, nous portions également des pierres de sel gemme. Nous allions jusqu'aux abords des bois et là, nous avions des invités. Beaucoup de chevreuils, quelquefois des biches avec un beau cerf bien corné. Ils nous suivaient jusqu'aux mangeoires. Celles-ci étaient conçues en auge, râtelier, et couvertes de paille. Par les empreintes de leurs sabots, nous jugions de l'assiduité des bêtes.

Chaque jour je cuisais des pommes de terre avec de l'orge pour les cochons ; j'en choisissais certaines que je cuisais sous le couvercle de la chaudière. Le soir, j'en rapportais une dizaine pour les copains. Je les répartissais autour de ma chemise et dans mon slip, car il fallait craindre la fouille.

Je cherchais depuis un moment l'endroit où mes poules « personnelles » pouvaient bien pondre. Ma patience devait être assez vite récompensée : elles nichaient au faite des boîtes de paille. Les œufs du dessus étaient encore chauds, j'en retirai facilement quelques-uns, mais les autres étaient soudés par le blanc qui coulait des coquilles que le froid fendillait. Je les retirai pourtant et, après un petit stage derrière la chaudière, on parvenait à les séparer aisément. Les rapporter ensuite cachés au plus intime réservait parfois de drôles de surprises.

Dans cette ferme où ma solitude pesait de plus en plus (seule Guerda baragouinait avec moi), j'avais des moments de cafard terribles. J'avais hâte de retrouver mes copains le soir à la baraque. De ce fait, plus ma tête travaillait et plus grande était mon envie de sortir de là ! Je réclamais sans cesse la visite chez le docteur, je me plaignais du cœur. Souvent, je me laissais volontairement surprendre par les patrons, appuyé au long d'un mur, feignant l'épuisement total, mais toujours volontaire pour effectuer un travail ou une corvée. Après plusieurs demandes de visites, un soir, Schuster me dit : « Morgen frü du doktor mit mich » (demain matin, toi, docteur avec moi). Je me dis « Ya bon », le soir en cachette de mes camarades je préparai une mixture (une bonne pincée de tabac polonais en macération dans une tasse d'eau) ; le matin avant de partir au toubib, en serrant les dents, j'ingurgitai cette « tisane droguée » !

(Suite au prochain numéro)

PERMANENCE

La permanence au siège de l'Amicale,

46, rue de Londres, 75008 Paris,

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

est ouverte une fois par semaine :

le MARDI à partir de 14 heures.

— Bougre de bougre ! Je vais vous montrer à faire un demi-tour ! Descendez sur la route ! Regardez comment je braque mes roues !

Op ! Il se cloque au volant. Mais il est énérvé. Fait une marche avant trop sèche. Puis une marche arrière fulgurante. Il n'a pas vu que le terrain était en pente. Veut freiner. Trop tard ! Le camion glisse ! Glisse ! Sur le bas-côté. Dans le fossé boueux et se couche en douceur, la moitié des essieux, des moyeux, des jantes ridiculement pointés vers le ciel. Tandis que les voyageurs sautent en voltige dans la mélasse. Après cela, il faut mobiliser les autres véhicules, aller chercher des câbles à la caserne, embaucher tous les stagiaires. Hi ! Han ! Hi ! Han ! Pour remettre le bidule sur ses pattes et la route. Le loustic en a mal au buffet de se marrer. Pourtant, l'autre est tétu ; il lui reflète à nouveau le volant. Antoine se tourne vers lui et dit :

— Cette fois-ci, mon adjutant, j'ai compris : avec une compagnie, on peut facilement faire un demi-tour.

De cette manière, il est sûr de s'être fait un nouveau pote. Le permis, ce n'est pas dans la poche du raglan. Le juteux hurle :

— Démarrez ! Au lieu de dire des conneries !

Le même veut aller tourner la manivelle.

— Non ! vocifère la ficelle, pas la peine ! Il va partir au démarreur !

Antoine fait partir au démarreur. Le moteur tourne. La manivelle aussi. Avec le moteur. Ça fait un foïn de tous les diables. Personne n'ose y mettre les pattes. Comme arme secrète, ils n'ont pas pensé à ça. On arrête tout. Débloque la manivelle. Repart. En marche arrière. A toute gomme. Au ras des arbres. Dans le zinzin, toute la smala des troupiers piaille :

— Il va nous emboutir !

— Eh ! Pense à nos enfants !

Le juteux peste : — En avant ! Je vous ai dit : en avant ! — Comme à l'attaque, quoi !

Et lui, qui, dans le civil, a travaillé de longs mois sur les voitures, se met à piloter avec la maestria d'un Fangio, sous l'œil décontenancé de son mentor.

(à suivre)

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 475

HORIZONTALEMENT :
I. - Valoriser. — II. - Educative. — III. - Rut. - Fée. — IV. - Bled. - Rat. — V. - A.T. - Tarir. — VI. - Lève. - Gare. — VII. - Irisée. - Ai. — VIII. - Serpentin. — IX. - Ereintant.

VERTICALEMENT :
1. - Verbalise. — 2. - Adultérer. — 3. - Luté. - Viré. — 4. - Oc. - Espi. — 5. - R.A.F. - Eén. — 6. - Ite. — Agent. — 7. - Sierra. - Ta. — 8. - E.V. - Airain. — 9. - Restreint.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2^e trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE